

Glances n° 1 (Amsterdam)
juillet - août 1948.

REFLETS

ANDRÉ GIDE
ET LE PRIX NOBEL
PAR RENE LALOU

Dans une histoire complète et détaillée du Prix Nobel de Littérature, je pense qu'il y aurait place pour un chapitre dont la rédaction exigerait, d'ailleurs, beaucoup de tact. Car je l'imagine consacré aux échos qu'ont suscités les choix de l'Académie Suédoise dans les pays dont ses lauréats étaient originaires. Menée de bonne foi, pareille enquête serait certainement significative, qu'elle démontre, suivant les cas, une concordance ou une divergence entre les deux points de vue, le national et celui de la „postérité anticipée“ que représentent les juges de Stockholm.

En ce qui concerne la France, on est heureux de constater que leurs deux derniers verdicts ont été favorablement accueillis. Quand ils ont couronné Roger Martin du Gard, en 1937, la ville de Paris venait de lui décerner la plus haute récompense dont elle disposait. Dix ans plus tard, lorsqu'ils honorent André Gide, l'élite des lettres françaises y applaudit sans réserve. Mais il y a plus : l'accord ne porte pas seulement sur les hommes ; il s'applique également aux motifs de ces distinctions. Lorsque Roger Martin du Gard eut élargi sa

35

ANDRÉ GIDE ET LE PRIX NOBEL

chronique des *Thibault* en la vaste fresque européenne de l'été 1914, les critiques français donnèrent bien à cet effort la même portée que lui attribuèrent les académiciens de Suède. En dépeignant si tragiquement la crise d'où était sortie la première guerre mondiale de notre siècle, le romancier luttait pour prévenir le retour de semblables folies ; sans renoncer à son objectivité de témoin, il s'inscrivait parmi les défenseurs de la paix. Avec une parfaite dignité, ce fut de cette façon que lui-même interpréta, dans son discours de remerciement, l'hommage qui était ainsi rendu à son oeuvre.

Avec André Gide, la question est naturellement plus complexe. Pour quelles raisons lui a-t-on donné le pas sur des rivaux aussi illustres que T.S. Eliot et Sikilianos qui méritent assurément de compter parmi les prochains lauréats ? Une phrase du communiqué officiel nous en instruit avec une précision remarquablement nuancée. „Le Prix Nobel de Littérature, y lisons-nous, a été attribué à M. André Gide pour l'importance et la valeur artistique d'une oeuvre dans laquelle il a exposé les problèmes de la vie humaine avec un intrépide amour de la vérité et une grande pénétration psychologique.“ On sent bien que tous les mots de cette citation à l'ordre de l'humanité ont été soigneusement pesés. Quand on les a examinés avec une égale attention, il me semble difficile de ne point leur accorder un assentiment complet.

Il aurait été plus réticent si l'Académie Suédoise avait omis de signaler „la valeur artistique“ de l'oeuvre d'André Gide. Beaucoup de Français, en effet, furent d'abord attirés à lui par ses qualités de grand écrivain. Par quoi je n'entends point seulement l'élégance et la pureté du style ou une heureuse faculté de trouvailles verbales. A Gide comme à Paul Valéry nous sommes reconnaissants d'avoir rénové ce classicisme qui est, depuis des siècles, une de nos expressions nationales. D'accord avec Jean Giraudoux pour affirmer que la litote est la figure de rhétorique la plus harmonieusement française, Gide a toujours soutenu, et prouvé par son exemple,

36

que la substance du classicisme n'était pas une image appauvrie de la condition humaine, mais bien un frémissant „romantisme dompté". Bref, il n'a jamais oublié la leçon qu'il reçut dans sa jeunesse et nous l'a transmise en ces termes : „Mallarmé m'enseigna à reporter l'idée de contrainte, si indispensable à ma nature, toute dans l'oeuvre d'art et dans une sorte d'obligation artistique".

On ne saurait manquer d'observer combien une telle déclaration rapproche l'artiste et le moraliste. Gide les identifie si bien qu'il a fondé son interprétation du classicisme sur ce verset de la Bible : „Celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais qui veut la donner la rendra vraiment vivante". Telle est bien la source, chez l'homme comme chez l'écrivain, de cet „intrépide amour de la vérité" dont l'a publiquement loué le jury du Prix Nobel. Cet amour de la vérité l'a guidé dans tous ses ouvrages, et particulièrement dans ceux où il aborda franchement les problèmes les plus délicats de l'intelligence et de la sensualité. Le même amour de la vérité l'inspirait quand il sortit du domaine purement artistique pour apporter son témoignage, qu'il se soit agi de ses souvenirs de la cour d'assises, de son voyage au Congo, de son séjour en U.R.S.S. En face des réalités, comme devant les personnages de *La Porte Étroite* et des *Faux Monnayeurs*, il entendit préserver sa lucidité, condition de toute liberté individuelle.

Sa „pénétration psychologique", nul ne doutera qu'elle ait été avivée par les problèmes personnels qu'il avait à résoudre. Tous ses biographes ont insisté sur ce qu'ils nomment ses „contradictions". Sans doute serait-il facile de dépeindre un Gide tiraillé entre le protestantisme et une sorte d'évangélisme, torturé par une dissociation dans son être de l'amour et des joies charnelles, divisé entre sa situation de riche bourgeois et ses aspirations vers une meilleure justice sociale. A cet égard, certaines déclarations de Gide ont pu prêter à confusion, notamment lorsqu'il insistait sur son horreur du choix et sur son souci de se maintenir

„disponible". Pourtant, lorsqu'on l'a suivi pas à pas dans son *Journal*, l'évidence s'impose que cet état d'écartèlement spirituel fut souvent la condition même de son équilibre. Nous ne risquons guère de nous tromper en écoutant sa propre voix murmurer cet aveu de l'enfant prodigue : „ce que je cherchais sur les routes, ce n'était d'abord pas tant une auberge que ma faim". Car, parlant en son propre nom, l'auteur des *Nouvelles Nourritures* y a livré cette profession de foi : „J'écris pour qu'un adolescent, plus tard, pareil à celui que j'étais à seize ans, mais plus libre, plus hardi, plus accompli, trouve ici réponse à son interrogation palpitante".

N'est-il point clair, en effet, que, pour celui qui s'est voulu constamment „un esprit non prévenu", la seule voie ouverte était celle d'un perpétuel enrichissement. Par là s'explique cet avertissement qui porte sur l'esprit des littératures, plus encore que sur leur forme : „tout ce que le classicisme se refuse d'intégrer, risque de se retourner contre lui." De sa puissance d'intégration, Gide a fourni maintes preuves. Par ses conférences, ses articles, ses traductions, il a généreusement servi Shakespeare et Tagore, Blake et Browning, Conrad et Freud, Nietzsche et Dostoïevski. En aidant ainsi ses compatriotes à mieux comprendre artistes et penseurs étrangers, il aura donc, lui aussi, travaillé pour cette cause de la paix qui ne saurait triompher que par un incessant effort de mutuelle intelligence.

Ce fut au lendemain de la première guerre mondiale que l'oeuvre d'André Gide — qui n'avait, jusqu'alors, pas atteint le grand public — obtint brusquement l'audience de plusieurs générations. L'influence de cette révélation fut considérable, en particulier sur les jeunes gens. Ces admirateurs, Gide pourtant se garda bien de les transformer en disciples, en stériles imitateurs. Son idéal n'était point de s'instituer chef d'école mais d'atteindre à la généralité qu'il définissait dans les *Prétextes* : „un grand homme n'a qu'un souci ; devenir le plus humain possible, — disons mieux : devenir *banal*... Et chose admirable, c'est ainsi qu'il devient le plus personnel".

ANDRÉ GIDE ET LE PRIX NOBEL

Glorifié ou discuté, lui-même n'a jamais cessé de poursuivre une évolution, une mise au point de ses pensées, dont son *Thèse* offre encore un émouvant témoignage. Dès 1897, dans les *Nourritures Terrestres*, il se fixait ce mot d'ordre : „ assumer le plus possible d'humanité. " Réjouissons-nous que le jury du Prix Nobel ait marqué, entre autres motifs d'éloge, qu'il avait tenu cet engagement.

R.L.